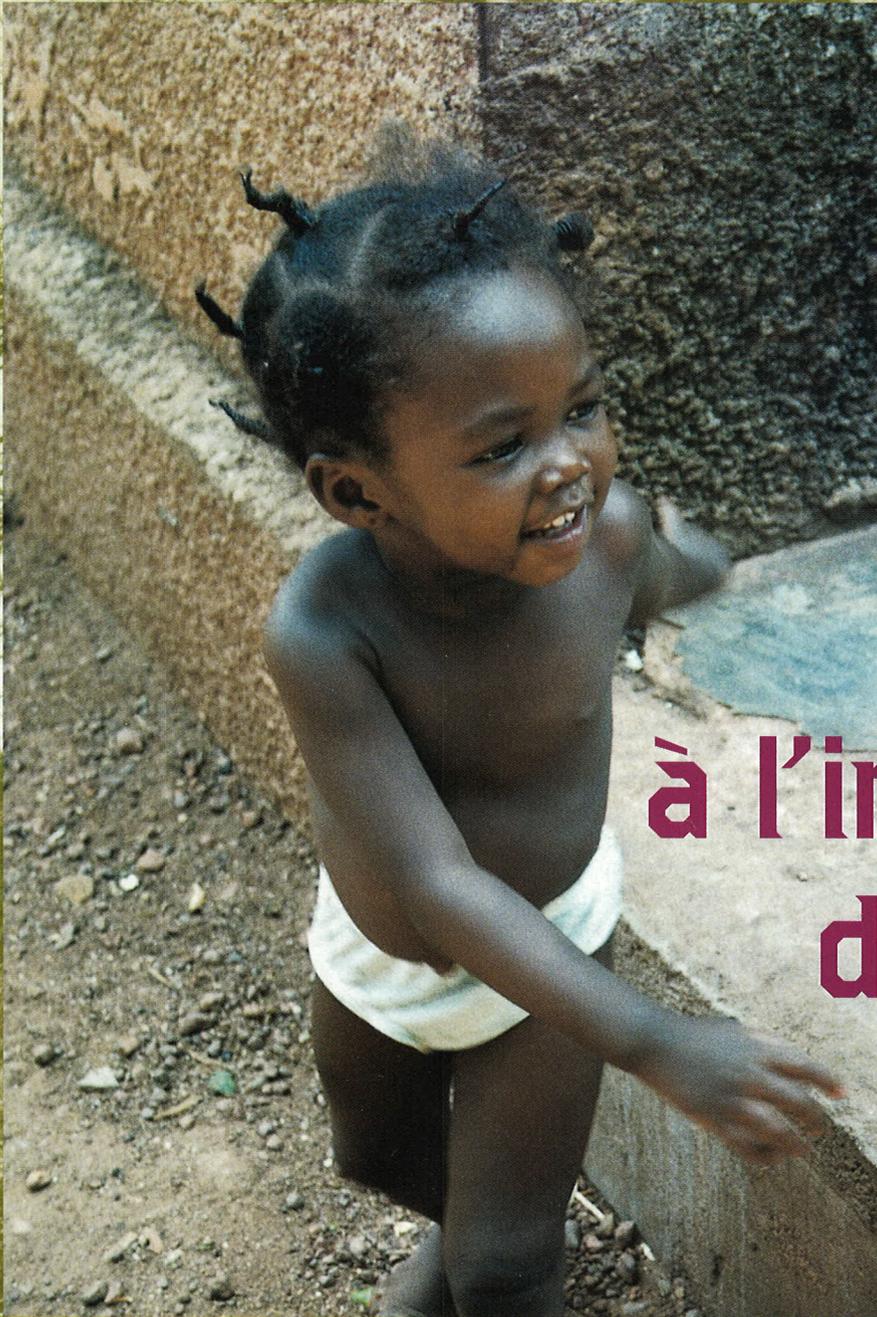


VOL. 21, N° 2 ▶ SEPTEMBRE 1999

Solidarité



Retour à l'innocence du monde

Jeunes infirmières en Afrique – Rapport de stage, hiver 1999

Le 2 décembre 1998, nous ne partions pas pour le Burkina Faso, mais pour l'Afrique. Sans différencier le pays du continent, nous n'avions de l'Afrique qu'une seule image en tête. Comme si l'Afrique était un seul et même pays avec une même végétation, un même climat, une même réalité. La vision que nous en avions avait été influencée par les médias, les revues géographiques, les films. L'Afrique représentait pour nous la brousse, le désert, la faune sauvage. Il s'agissait en fait d'un pauvre et misérable continent qui était depuis toujours classé «sous-développé», un continent qui correspondait à «aide humanitaire» pour tout Occidental en mal de se sentir utile.

Aujourd'hui, de retour du Burkina Faso, nous savons que l'Afrique est constituée de pays ayant certes des ressemblances entre eux, mais conservant tous leurs caractères uniques. Oui, il y a la brousse lorsqu'on s'éloigne des villes, il y a une faune particulière (quoique restreinte) dans certaines réserves et il y a une grande proportion de la population qui est pauvre si on mesure son niveau de vie à partir de notre échelle occidentale. Mais le Burkina Faso, c'est aussi beaucoup plus que ça.

C'est d'abord un pays de l'Afrique de l'Ouest — enclavé entre le Mali, le Niger, le Bénin, le Togo, le Ghana et la Côte-d'Ivoire — avec une situation géographique qui ne lui facilite pas ses relations commerciales avec l'extérieur. Malgré sa superficie limitée (cinq fois et demie plus petit que le Québec), le Burkina est très diversifié tant au niveau de sa population que de son environnement physique. Au nord, c'est le Sahel. Au sud, la végétation tropicale offre des récoltes et des cueillettes variées. La population est divisée en une soixantaine d'ethnies dont la ma-

rité est mossie. Bien que chaque groupe ethnique ait un dialecte qui lui est propre, la langue officielle demeure le français. Celui-ci s'apprend à l'école, mais seul un faible pourcentage de la population y a accès. L'islam, le christianisme et l'animisme cohabitent et leurs adeptes vivent dans le respect mutuel. Le gouvernement burkinabé est autonome depuis l'accession à l'indépendance en 1960.

Nos souvenirs du Burkina vont évidemment bien au-delà de toutes ces données sociologiques et géographiques.

Ce que nous retenons surtout du Burkina Faso, c'est que même parmi la foule ou simplement dans la rue, on ne se sent jamais seul. On se salue, on sert la main des gens qu'on rencontre, on demande «comment ça va?» aux vieilles connaissances comme aux inconnus. La chaleur humaine correspond à celle qu'indique le thermomètre. Pour nous, qui sommes très individualistes, cette chaleur est brûlante. Elle provient de l'importance accordée à la communauté et aux liens familiaux. D'ailleurs, le sens du mot «famille» est très large au Burkina. Les cousins et les cousines éloignés ainsi que les ami-e-s sont considérés comme des frères et des sœurs dès qu'un lien fort les relie. De plus, les aînés occupent une place de taille dans la communauté. Pour les burkinabés, la perte d'agilité physique des plus âgés n'est rien comparativement à la grande sagesse qu'ils peuvent apporter aux générations à venir.

Ah ! Il y aurait tant à dire sur le Burkina ! Nous vous invitons donc à pousser plus loin votre curiosité en ce qui a trait à l'Afrique, car il faut dissiper les mythes qu'on entretient envers ce continent. Et c'est en s'informant qu'on peut y arriver.



Au Québec, il y a plusieurs années, la reconnaissance et la valorisation de la pratique de sage-femme tendaient à disparaître. Ce n'est qu'au milieu des années 90 que certains projets ont été élaborés afin de promouvoir cette pratique. Au volet international, un projet prenant la forme d'un stage en vue d'initier de jeunes infirmières québécoises à la pratique de sage-femme au Burkina Faso a été mis sur pied. Ce stage est né des liens créés entre le CISO (Centre international de solidarité ouvrière), la FIIQ (Fédération des infirmières et infirmiers du Québec) et l'ABSF (Association burkinabée des sages-femmes). À partir de cette union, des objectifs communs ont été établis. D'un côté, il y a la promotion des droits des sages-femmes burkinabées, en tant que professionnelles de la santé, afin d'améliorer leurs conditions de travail. De l'autre, il s'agit de permettre à des infirmières québécoises de vivre une expérience de travail enrichissante auprès des sages-femmes du Burkina Faso tout en recevant une formation professionnelle théorique et pratique.

Financé par l'ACDI (Agence canadienne de développement international) et la FIIQ, ce stage a eu lieu de décembre 1998 à avril 1999 et s'est déroulé dans différentes villes du Burkina Faso dont Banfora, Bobo-Dioulasso et Fada-N'gourma, soit en milieu rural et urbain.

Au cours de leur séjour, les stagiaires ont participé à diverses activités telles que le suivi des grossesses, le planification familiale ainsi que le suivi des femmes au travail. Elles ont aussi pratiqué des accouchements, donné les soins aux parturientes et aux nouveau-nés et participé aux campagnes de vaccination. Elles ont de plus rédigé des rapports relatifs aux problèmes sanitaires structureux et matériels des centres hospitaliers où elles ont travaillé. Leurs recommandations seront dirigées vers les centres hospitaliers concernés ainsi que vers le Ministère de la santé du Burkina Faso.

MÉLANY BOUCHER



Une vie pour donner la vie

MÉLANY BOUCHER

Le peuple burkinabé: un monde de chaleur humaine, d'hospitalité et d'interactions sociales typiques. Ce sont les premiers mots qui me viennent à l'esprit lorsque j'entends le nom «Burkina Faso». J'ai vécu une partie de ma vie parmi les habitants de ce pays et leur chaleureuse attitude envers les étrangers, leur grande hospitalité ainsi que leurs manières particulières d'agir entre eux m'ont fascinée et intriguée. C'est grâce aux échanges avec mes compagnons burkinabés que je réussis aujourd'hui à concevoir, en partie, ce qui influence les comportements de plusieurs d'entre eux. Quelques hommes et femmes m'ont ainsi confié, chacun à leur manière, leur façon de vivre à travers leurs rôles dans la communauté.

Ce qui suit n'est pas le fruit de mon imagination, mais le compte rendu des témoignages qui m'ont été livrés en toute confiance. Afin de préserver l'anonymat des témoins, des noms fictifs ont été utilisés.

Je suis dans une buvette en compagnie d'un ami. Presque aucune femme à l'horizon, que des hommes. Selon mon compagnon, il est mal vu pour les femmes burkinabées de fréquenter les bars, car on pourrait croire qu'elles ne sont pas sérieuses pour les hommes qui cherchent à se marier. Une des plus grandes craintes de la femme burkinabée est de ne pas se marier, risquant ainsi d'être reniée par ses consœurs et d'être traitée de «mauvaise femme». Pour honorer sa famille, elle se doit d'accomplir ses rôles: se marier, avoir des enfants et être fidèle à son mari. Beaucoup de responsabilités familiales reposent sur les épaules de la femme.

De leur côté, plusieurs hommes burkinabés se permettent de nombreuses libertés et peuvent faire ce que bon leur semble. Cette situation privilégiée a par contre un prix: l'homme a le devoir de nourrir sa famille et d'assurer l'éducation de ses enfants (ou d'y investir). Toutefois, comme la majorité des familles burkinabées se retrouve dans la classe pauvre, le père va privilégier l'instruction de ses fils afin qu'ils puissent, à leur tour, accomplir leurs devoirs. Pour répondre aux besoins familiaux, l'homme s'investit dans un emploi en général très exigeant, souvent précaire et rarement payant. Le salaire gagné, si minime soit-il, lui confère presque tous les droits, car c'est lui qui apporte le pain sur la table. Qui pourrait alors se permettre de lui dire comment se comporter à la maison ou en public? Il commande donc le respect et la reconnaissance de sa femme, de ses enfants et de ses proches.

Pour préciser le contexte dans lequel évolue la femme burkinabée et les situations sociales, familiales et matrimoniales qu'elle peut vivre, j'ai retenu ces deux témoignages.

Mariam a 37 ans, elle est mère de cinq enfants et est la troisième épouse d'un pauvre commerçant. Mariam a été mariée deux fois avant d'épouser ce commerçant. Le premier époux est décédé à la suite d'un accident de voiture et le second l'a quittée après avoir appris qu'elle était enceinte, croyant qu'elle était déjà trop vieille. Parce que de nombreux Burkinabés préfèrent les femmes jeunes et sans enfant, elle a dû épouser, contre son

Si Mélangy sent que vous avez quelque chose à exprimer, alors elle arrête ce qu'elle était en train de faire, met de côté tout ce qui pourrait distraire son attention, se positionne, vous regarde et répond: «Je t'écoute». Et c'est comme ça jusqu'à ce que le sujet soit épuisé!

3

Jeunes infirmières en Afrique

Rapport de stage

Hiver 1999

«LA CONFIANCE N'EXCLUT PAS LE CONTRÔLE»

proverbe burkinabé

gré, un homme choisi par sa famille. Encore de nos jours, il arrive que les parents choisissent le mari de leur fille. Cette pratique culturelle tend cependant à disparaître avec l'urbanisation. Aujourd'hui, Mariam vit avec ses enfants, qu'elle a par ailleurs accouché seule, et chaque jour, elle doit se battre pour survivre. Comme le revenu de son mari n'est pas suffisant pour nourrir la famille et instruire les enfants, elle doit se trouver de petits emplois pour combler leurs besoins.

Salimata a 29 ans, elle est mère de deux garçons et est divorcée d'un homme qui l'a battue pendant huit ans. Au début, tout se déroulait très bien, mais le cauchemar a commencé lorsqu'elle est tombée enceinte. Il est alors devenu agressif envers elle, a commencé à boire et parfois, il ramenait des femmes à la maison avec lesquelles il avait des relations sexuelles en sa présence. Aucune ressource n'était disponible pour aider Salimata. Ce genre de phénomène semble être tabou au niveau de la société et négligé par la justice. Après huit ans de souffrance, Salimata a dû demander le divorce pour quitter la maison, si elle ne voulait pas y laisser sa peau. Le prix à payer était de ne plus revoir ses enfants

car dans la culture burkinabée, ils appartiennent au père.

Il ressort de ces deux exemples que le devoir fondamental de la femme burkinabée semble être de se marier pour assurer la procréation et, à l'âge de 17 ans déjà, on la considère prête pour ce rôle. Dès son enfance, on lui apprend à s'occuper des enfants et à bien se comporter en public et avec un éventuel époux. Lorsqu'elle est enceinte, les familles des nouveaux parents se réjouissent et offrent à la future maman quelques cadeaux. C'est la grand-mère paternelle qui aura le devoir de lui enseigner certains aspects de la maternité. Elle lui expliquera dans ses termes ce qu'est être une «bonne mère» et comment s'occuper de son bébé. Durant la grossesse et au moment de l'accouchement, la femme ne devra montrer aucun signe de douleur ou d'inquiétude, car cela indiquerait sa faiblesse ou son découragement et déshonorerait la famille. Il est toujours très anxiogène pour une femme, lors de sa première grossesse, de visualiser de quelle manière se déroulera l'accouchement, car la plupart du temps, elle ne sait pas ce qui l'attend. On relève donc un important manque de

ressources et de connaissances sur la grossesse, l'accouchement et la maternité. Au Burkina Faso aujourd'hui, certaines pratiques culturelles comme l'excision, le mariage forcé et la polygamie tendent à disparaître avec l'instruction des hommes et des femmes et avec l'urbanisation. Avec le temps, certains hommes commencent aussi à reconnaître les droits des femmes ainsi que leurs besoins afin qu'elles puissent s'épanouir en tant qu'être humain à part entière.

Malgré ce qui a été dit, il n'en reste pas moins que dans la société burkinabée, l'esprit de solidarité est davantage pris en considération, une valeur que nous, Occidentaux, oublions parfois dans notre course contre la montre. Au Burkina Faso, les liens familiaux sont importants et la famille est toujours présente pour soutenir chacun de ses membres. En les côtoyant, on sent qu'ils réussissent à trouver un bonheur, une harmonie et une paix souvent enviables.

«SI ON CHOISIT LA CULOTTE
AUJOURD'HUI, ON N'AURA PAS
LE PANTALON DEMAIN»

proverbe burkinabé



4

Jeunes
infirmières
en Afrique

Rapport
de stage

Hiver 1999

Annie Pelletier en compagnie d'un coopérant dans le village de Kiembara, 50 km au nord de Ouahigouya

Pour que la grossesse demeure un événement heureux

ANNIE PELLETIER

Lorsqu'on vit une expérience de travail à l'étranger, force est de constater qu'il existe des réalités particulières à chaque pays. Une des réalités qui m'a le plus frappée lors de mon expérience dans une maternité du Burkina Faso a été le nombre élevé d'«avortements spontanés». Mes références livresques et mes données statistiques étant insuffisantes, ma constatation a plutôt été subjective et basée sur des connaissances cliniques personnelles. Dans le but d'être moi-même davantage sensibilisée à ce phénomène et en mesure de conscientiser les gens par la suite, je me suis penchée sur cette question. J'en ai dégagé la définition, les causes et, enfin, les interventions possibles.

L'avortement spontané, plus communément appelé «fausse couche», est l'expulsion involontaire du corps de la mère d'un fœtus insuffisamment développé pour être apte à vivre hors de l'utérus. Pour qu'il puisse vivre de façon autonome, le fœtus requiert une gestation de 28 semaines.

Pour permettre au fœtus de bien croître, la mère doit s'assurer d'avoir une alimentation équilibrée, une bonne hygiène corporelle et environnementale, des temps de repos et un suivi médical régulier. Si ces facteurs sont déficients, le risque de fausse couche augmente. Au Burkina, la classe défavorisée est majoritaire. Avec un faible revenu et une instruction parfois lacunaire, il est difficile pour les femmes burkinabées d'avoir accès à une bonne alimentation et à un environnement sain. De plus, se rendre aux consultations prénatales et en défrayer les frais, honorer les prescriptions de médicaments préventifs ou curatifs et s'accorder des moments de repos quand on a des obligations familiales se présentent souvent comme des investissements non essentiels. Dans ces condi-

tions, la future mère est également susceptible de contracter des maladies aiguës, dangereuses pour la vie du fœtus.

L'objectif premier de toute intervention devrait être, selon moi, l'enseignement de meilleures habitudes de vie. Les programmes nationaux de santé du Burkina sont orientés dans ce sens. Sur le terrain, les agents de santé indiquent aux femmes de quelle façon avoir une alimentation et une hygiène appropriées tout en les sensibilisant à l'importance des consultations prénatales. Selon ces agents de santé, le taux de participation aux consultations augmente alors que le taux d'avortements spontanés décroît. Tous les objectifs n'ont pourtant pas encore été atteints. C'est pourquoi il faut augmenter les effectifs d'intervention auprès de la population, mais aussi encourager les intervenants, les organismes et l'État à s'investir davantage. Évidemment, on ne peut modifier des habitudes et des pratiques ancestrales du jour au lendemain. Il faut du temps.

En outre, il arrive que la femme soit dans l'impossibilité d'offrir les conditions idéales de croissance au bébé qu'elle porte. Dans ces circonstances, pourra-t-elle lui en offrir de meilleures après sa naissance? Cela nous amène donc à un deuxième champ d'action: la planification des naissances. On peut choisir d'être enceinte et attendre le moment favorable. Pour cela, il est important de sensibiliser les femmes dès qu'elles sont en âge d'avoir des relations sexuelles et de procréer. Cette sensibilisation devrait les amener à réfléchir sur leurs valeurs familiales et personnel-

les, les responsabiliser face à leur vie sexuelle et les renseigner sur les avantages d'un contrôle des naissances par la contraception.

On pourrait discuter longtemps du phénomène des avortements spontanés au Burkina Faso, comme de n'importe quel autre problème de santé d'ailleurs, car la véritable source d'un problème de ce type réside souvent dans l'état de santé de l'économie et dans l'organisation même de la société. On peut aussi attendre longtemps qu'un changement se fasse au niveau des institutions et c'est pour cela que les gens doivent se prendre en charge eux-mêmes. Il y a d'abord un petit nombre d'individus qui sensibilisent ceux qui les entourent aux causes du problème et aux solutions envisageables. Puis, lentement, l'effet domino de cette sensibilisation s'étend à toute la population.

Annie est celle qui séduit par sa simplicité et qui ne demande que de l'accepter telle qu'elle est. Avec son sourire et ses yeux envoûtants, elle capte votre attention et vous charme par ses nombreuses qualités. Annie se laisse bercer par les émotions qu'elle projette de sa transparence, laissant apparaître ses sentiments à l'insu de son orgueil. Elle est comme l'eau qui coule dans les rivières et qui s'ajuste aux rochers rencontrés en chemin. Observatrice comme pas une, elle imitera tôt ou tard vos manières pour vous faire pouffer de rire.



«QUAND UN VIEUX MEURT,
C'EST UNE BIBLIOTHÈQUE QUI BRÛLE»

proverbe burkinabé

5

Jeunes
infirmières
en Afrique

Rapport
de stage

Hiver 1999

Si vous croisez Caroline, elle vous éblouira de son sourire angélique et de ses yeux moqueurs. Avec son sens de l'humour aiguisé, elle vous fera éclater de rire à tous coups. Elle arrive ainsi à charmer tous ceux qu'elle rencontre, même les plus récalcitrants. Apprendre à vivre avec elle, c'est se retrouver dans un labyrinthe à l'intérieur duquel on découvre, à chaque nouveau carrefour, une agréable surprise. Caroline, une partenaire de travail à la hauteur des situations et une amie étonnante.

Indissolubles et inexplicables sont ces liens...

CAROLINE TOURIGNY

Le Burkina Faso est composé de 67 ethnies, c'est-à-dire 67 ensembles d'individus que rapprochent certains caractères de civilisation, notamment la langue et la culture. On pourrait aussi y joindre les coutumes, les traditions, les grands événements de l'histoire. Chacune de ces ethnies possède son dialecte propre et une façon distinctive de célébrer les mariages et d'honorer les morts. En outre, on peut noter une caractéristique sociologique particulière : la parenté par plaisanterie, parenté dont on ignore généralement la source dans l'histoire et qui est définie par les liens qui unissent deux groupes ethniques déterminés. Il est connu, par exemple, que les Mossis sont cousins par plaisanterie des Gourmantchés, que les Goins le sont des Dagaras et les Bobos des Peuls.

La parenté par plaisanterie est avant tout un élément de socialisation. Ainsi, deux cousins ne se connaissant point créeront facilement des liens lorsqu'ils découvriront qu'ils sont parents par plaisanterie. J'ai pu voir au Burkina deux amis se saluer poliment lors d'une rencontre et, le

lendemain, commencer à se taquiner et à se lancer quelques paroles railleuses : ils avaient découvert, en dévoilant leur origine ethnique, qu'ils étaient cousins...

Entre cousins, les barrières sociales n'existent pas. Il n'y a aucun interdit, tant sur le plan des gestes que sur celui des paroles, car une règle fondamentale existe : on ne peut en vouloir à un cousin ou être fâché ou insulté par ses actes. Ils se disent alors toute la vérité, sans détour. Un cousin peut, au surplus, TOUT faire au domicile de l'autre sans que le propriétaire de la maison puisse dire ou faire quelque chose et sans qu'il puisse en être vexé.

L'entraide fait aussi partie de ces relations. La parenté par plaisanterie implique un aspect d'aide et d'assistance : en cas de besoin, on peut s'en remettre à un cousin (soutien financier, appui moral, aide technique, etc.). Lors des moments difficiles, tels que des funérailles, les cousins par plaisanterie de la famille en deuil pourront se lever en pleine cérémonie pour raconter des blagues sur le décédé, par exemple, afin de faire rire l'assistance et ainsi détendre l'atmosphère. Dans le même but, ils pourront barrer la route de la procession afin de demander des bœufs, des moutons et refuser de se déplacer tant qu'ils n'auront pas obtenu leur dû. Par ailleurs, chaque groupe ethnique est relié par la parenté par plaisanterie à quatre ou cinq ethnies différentes ; les guerres ne peuvent donc pas se déclarer pour plusieurs groupes.

Cependant, ces liens de parenté comportent aussi des désavantages : par le fait que l'on trouvera toujours support chez un cousin, la propension au parasitisme, chez les profiteurs de l'institution sociologique, s'en trouve parfois encouragée. La parenté par plaisanterie peut, par ailleurs, biaiser les procédures institutionnelles réglementaires : des dirigeants et des détenteurs de postes importants (gendarmes, politiciens, etc.) soutiendront avec zèle la cause de leurs cousins. C'est ainsi que certains délits ne seront point punis et portés en justice.

Pour une « ressortissante de pays individualiste » comme moi, il a été fascinant d'observer ces liens et d'être témoin des interactions et des taquineries entre cousins. À leurs côtés, j'ai vécu de vrais moments de détente et de rire, car l'atmosphère est le plus souvent détendue entre parents par plaisanterie. Et malgré les désavantages, car tout permettre à son parent ne doit pas toujours être chose évidente à vivre (bien que les Burkinabés ne s'en plaignent jamais !), il s'agit d'une richesse sociologique dont l'Afrique ne peut se passer. La couverture sociale n'existant pas au Burkina Faso, la parenté par plaisanterie permet de suppléer à une assistance étatique parfois inaccessible et contribue, par le fait même, à une certaine harmonie sociale. Enfin, parce que chaque groupe ethnique est parent par plaisanterie à quatre ou cinq autres groupes, une harmonie sociale des plus fortes et indestructible est ainsi établie.

6

Jeunes infirmières en Afrique

Rapport de stage

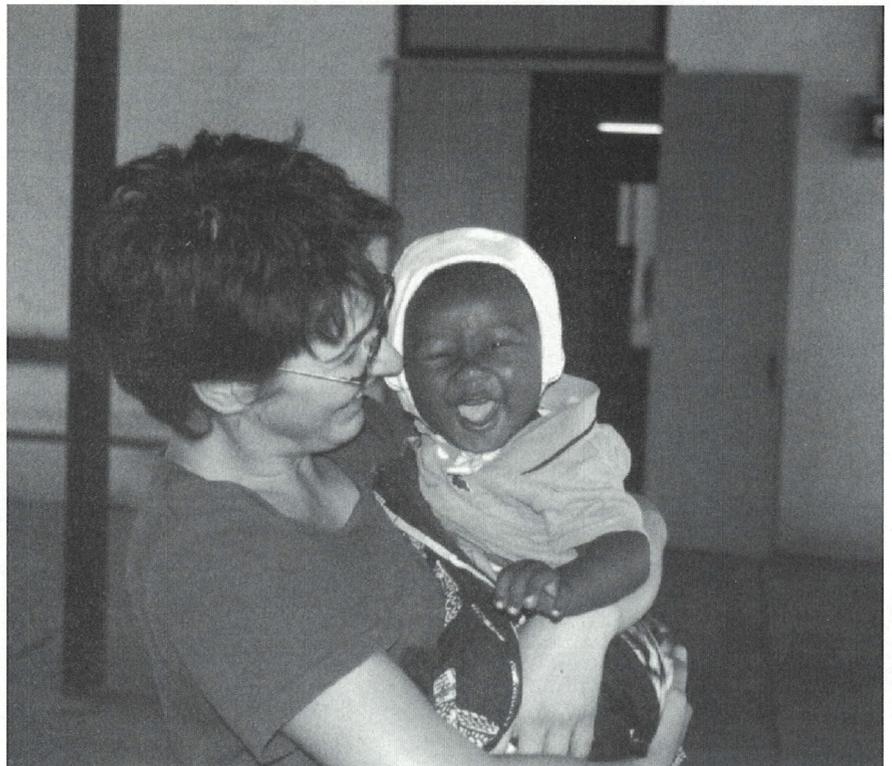
Hiver 1999



«CE N'EST PAS PARCE QU'UN ARBRE TREMPE DANS L'EAU QU'IL DEVIENDRA CROCODILE»

proverbe africain

Bien que Sophie m'ait réveillée plus d'une fois la nuit par les discussions qu'elle tenait dans ses rêves, elle est une femme que l'on ne peut pas ne pas aimer car elle possède un cœur gros comme l'univers, rempli de tendresse et d'attention pour les autres. Elle écoute nos petits bobos avec respect et pose des questions personnelles toujours trop justes. Elle est aussi une aventurière que rien, mais rien ne peut arrêter. J'ai vu Sophie s'embellir au Burkina Faso, car elle avait enfin confiance en elle et mordait dans la vie à belles dents, étant envahie d'une soif de vivre plus forte que tout.



La vie, ailleurs...

SOPHIE SANFAÇON

Je ne sais trop par où débiter. Par la fin peut-être, c'est ce qu'il y a de plus près, de plus facile.

Au moment où j'écris ces lignes, cela fait un mois et demi que je suis rentrée au Canada où j'ai récemment trouvé un travail en santé communautaire. J'avais besoin d'un travail stimulant, intéressant dans lequel je pouvais exercer mon autonomie. Comment aurais-je pu me satisfaire d'un travail monotone, routinier et sans envergure après avoir vécu et travaillé au Burkina Faso ?

Lorsque j'ai débuté mon stage à Fada N'Gourma (petite ville de l'est du Burkina Faso), je n'avais que quelques notions théoriques concernant l'accouchement et la maternité. Après avoir reçu une formation informelle et observé les interventions des sages-femmes et des accou-

cheuses, j'ai commencé à pratiquer avec des gestes plutôt... incertains. Ce manque d'expérience et d'assurance entraînait chez moi une anxiété qui diminuait l'espace qui aurait dû être réservé aux émotions. Au fil des semaines, cette anxiété s'est atténuée et les émotions que je vivais en rapport aux accouchements ont pris une plus grande place. Elles ont pris enfin leur place.

Durant toute la durée de mon séjour en Afrique, j'ai été à fleur de peau. Je voulais tout apprendre, tout connaître sur ce nouveau pays que je découvrais. J'étais ouverte comme une jeune fleur qui vient d'éclorre et qui est prête à résister à toutes les intempéries et à vivre toutes les douceurs que la vie voudra bien lui offrir.

Cependant, il y a eu des moments difficiles, croyez-moi. Mais aucun n'est resté

sans solution car avec Caroline comme amie, tout est tellement plus facile.

J'ai apprécié être déracinée et baigner dans ce nouvel environnement sensible. Le Burkina Faso a pleinement satisfait mes attentes avec sa terre rouge feu et son ciel infiniment bleu, des sourires à profusion et une chaleur humaine présente et rassurante, sans oublier les rythmes envoûtants, la nourriture parfumée et les habits colorés.

Mon séjour en pays africain m'a permis de reprendre contact avec mes valeurs profondes, d'être moi-même, vraie, en contact avec mes émotions et de vivre en communauté. Aussi, il m'a apporté une soif de vivre et de passion... dont je n'ai aucune envie d'être sevrée.

7

Jeunes
infirmières
en Afrique

Rapport
de stage

Hiver 1999

«AU PAYS DES GRENOUILLES, ON NE DEMANDE PAS UNE CHAISE POUR S'ASSEOIR»

proverbe africain

Homage

Lorsque nous sommes arrivées au Burkina Faso, nos notions d'obstétrique et de gynécologie étaient plutôt minces. Afin de combler cette lacune et de nous permettre d'atteindre nos objectifs de stage, les agents de santé (sages-femmes, mahouticiens, accoucheuses et matrones) nous ont énormément appris. En fait, pour être plus juste, elles nous ont presque tout appris. Elles ont su nous communiquer leur savoir avec finesse et de façon très agréable.

Même si quelques dissimilitudes culturelles, sociales et personnelles nous éloignaient les unes des autres, nous avons réussi à atteindre un équilibre tout en faisant preuve de respect. Nous avons passé outre les limites des préjugés et essayé de comprendre ce que les unes et les autres vivaient, le tout se déroulant dans un climat amical et chaleureux.

Non seulement ces agents de santé ont su avoir confiance en nous et en nos capacités, mais elles nous ont aussi encouragées à savourer le chaleureux confort familial présent dans le contexte du travail.

Bien sûr, nous ne voudrions passer sous silence les médecins, les stagiaires-internes, les élèves et les ami-e-s qui ont accepté de collaborer à notre apprentissage et qui ont fait de ce stage une vraie merveille.

L'expérience que nous avons vécue au Burkina Faso est unique et nous nous considérons privilégiées d'avoir pu la réaliser dans des conditions aussi favorables. Nous n'oublions jamais les personnes que nous avons rencontrées dans ces maternités.

Merci infiniment et à bientôt.

SOPHIE, CAROLINE, ANNIE ET MÉLANY



CAROLINE TOURIGNY ET SOPHIE SANFAÇON



MÉLANY BOUCHER ET ANNIE PELLETIER

Solidarité est une publication du Centre international de solidarité ouvrière (CISO)

9405, rue Sherbrooke Est, Montréal QC H2L 3P6

Téléphone : (418) 356-8888 • Télécopieur : (514) 356-0475 • Courriel : ciso@cam-org

Coordination : Micheline Jalbert

Photos et textes : Les stagiaires • Révision des textes : Catherine Marcoux

Infographie : Louise Gravel • Impression : Imprimerie Maurice Seguin inc.

Ce stage a été rendu possible grâce à une contribution financière de l'Agence canadienne de développement international (ACDI)

